

Bernard Doray

Entretien avec Galina Bandajevskaïa

L'affaire Youri Bandajevsky, affaire politique s'il en est, croise la psychiatrie de plu-sieurs manières. Parce qu'une mauvaise rumeur, providentiellement attisée par ceux qui ont accepté de prendre sa succession dans l'Institut qu'il dirigeait, voudrait que Youri Bandajevsky soit schizophrène; parce que les transformations de cet homme posent évi-demment la question des limites de ce que le commun des mortels peut endurer face à une situation de torture psychologique qu'il était à des années-lumière de pouvoir anticiper ; enfin, parce que, dans l'effort paradoxal d'effacement du réel par les grandes institutions dont la vigilance sanitaire devrait être pourtant la vocation, ce n'est pas seulement la découverte de Bandajevsky qui a été déniée, c'est tout autant l'existence de milliers de cas d'enfants présentant des atteintes biologiques du système nerveux central qui sont aujourd'hui versés dans le vaste fourre-tout des « radiophobies » par des psychiatres du camp

Cet entretien a été réalisé le 25 janvier 2003 par Bernard Doray et Conception de la Garza. Vladimir Tchertkoff, journaliste spécialisé qui a suivi l'affaire Bandajevsky depuis le début et réalisé à son propos des documentaires essentiels assurait ici la traduction et apportait des commentaires explicatifs.

Bernard Doray, psychiatre, Paris.

négationniste, qui n'avaient pas habitué ceux qui les fréquentaient à autant d'intérêt pour la complexité subjective.

ENLÈVEMENT ET PREMIÈRE SÉQUESTRATION À GOMEL

Galina Bandajevskaïa : C'est à peu près à onze heures du soir que les policiers sont arrivés dans notre maison, et jusqu'à quatre heures du matin s'est déroulée une perquisition d'abord dans notre maison, ensuite dans son bureau de l'Institut. Et à quatre heures du matin, ils l'ont emmené et jeté dans un cachot dans lequel il est resté vingt-deux jours. Là, il dormait par terre, en se couvrant de journaux. La nourriture, c'était une fois par jour. Cette geôle mesurait deux mètres sur deux. Il la partageait avec un autre détenu, mais les autres détenus ne restaient que quelques jours. Il n'y avait qu'une petite ouverture sous le plafond. Le sol était totalement peint de couleur rouge, on ne sait pas pourquoi. Par la suite, tous ses vêtements sont restés rouges à cause de cette peinture parce qu'il dormait par terre. Il n'avait à sa disposition ni brosse à dents, ni rasoir, ni serviette.

Bernard Doray : Et ce lieu, c'était quoi ? Une prison officielle ?

G.B. : C'est, littéralement, un isolement provisoire dans le cadre de la structure policière. Là, on détient au maximum deux ou trois jours les petits délinquants. Mais il a été arrêté sur la base d'un décret de Loukachenko [le très puissant président biélorusse] contre le terrorisme et les organisations de grands criminels dangereux pour la société. Selon ce décret, les autorités ont le droit de prolonger une incarcération pendant trente jours sans visite de l'avocat, sans rien.

C'était le début du mois d'août. Il faisait extrêmement chaud : 30° à l'ombre. Il a perdu vingt kilos en vingt-deux jours et il fallait le soutenir : il était sans force.

TORTURE PSYCHOLOGIQUE

Avant de sortir pour la première fois, la procédure de lecture de l'acte d'accusation lui a été faite en présence de l'avocat. L'avocat a raconté que pendant cette lecture, Youri a été l'objet d'une très forte pression policière. On lui disait : « Si tu avoues, tu pourras rentrer chez toi, mais sinon ... Ta mère a déjà un pied dans la tombe, ta femme est malade, on a dû l'hospitaliser... ». Or pendant vingt-deux jours, il n'avait pas eu de nouvelles.

L'interrogatoire a duré très longtemps. Lorsque les policiers lui ont lancé cette image terrifiante que sa mère était déjà mourante, que sa femme était à l'hôpital et que s'il n'avouait pas, il resterait dans cette geôle pendant un temps indéterminé, l'avocat l'a vu sur le point de céder complètement. Il a eu le sentiment qu'il aurait

Entretien avec Galina Bandajevskaïa 159

suffit de lui mettre un stylo dans la main pour qu'il signe n'importe quoi. C'est à ce moment que l'avocat est intervenu, en osant dire aux policiers : « Mais qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? Ce n'est pas légal. Vous vous rendez compte ? » [cet avo-cat suivra Youri Bandajevsky pendant tout le procès]. Grâce à cette intervention, Youri s'est repris, parce qu'il a senti quelqu'un à côté de lui. C'était la première fois depuis le début de son enfermement qu'il sentait que quelqu'un le défendait.

SORTIE DE LA PREMIÈRE GEÔLE ET POURSUITE DE L'INCARCÉRATION A MOGUILÉV

C'est dans cette situation que l'avocat m'a appelé à la maison en me disant : « Fais-toi au moins voir de lui ! Viens jusqu'aux grilles de la cour, pour qu'il voie que tu existes normalement, que tu n'es pas en train de mourir. » J'étais avec mes enfants, et on ne nous a même pas permis de nous approcher de lui. Il avait une longue barbe à moitié blanche, il était complètement halluciné. Il a crié en nous voyant: « Vous ne m'abandonnez pas comme tous les autres ! » Et ils l'ont emmené dans le fourgon.

Nous pensions qu'on l'avait emmené dans une prison « normale » de Gomel. Mais le lendemain, l'avocat est venu dans la prison de la ville de Gomel où, selon l'or-donnance du procureur, il devait être détenu. Et là, on lui a répondu : « Il n'est pas chez nous, cherchez-le, il doit être quelque part ailleurs... ». Nous avons appris par la suite qu'ils avaient voulu prolonger au-delà du délai « légal » cette détention en iso-lement complet, pour tenter encore d'obtenir ce qu'ils voulaient. Et ils l'ont emmené dans une autre ville, à Moguilev, à cent vingt kilomètres de Gomel.

Là, ils l'ont mis dans la même sorte d'isoloir. À un certain moment, on l'a jeté dans une pièce à moitié morte, et quand il s'est repris, il a vu au dessus de lui, raconte-t-il, une espèce de colosse, avec un visage couturé de cicatrices, qui tenait un gobelet d'eau chaude et un biscuit, et qui lui disait : « Tiens, bois ça, ça te fera du bien. » Il a su ensuite que c'était un voleur qui avait la charge de faire le gardien dans cette pri-son. Son geste d'humanité a ému Youri jusqu'aux larmes. Quand il a pris ce gobelet et qu'il a échangé des mots avec cet homme, il s'est rendu compte à quel point il se sentait faible et mal, sans énergie.

LA DÉONTOLOGIE MÉDICALE SAUVE Y. BANDAJESKY D'UN MEURTRE LÉGAL

Il a dû avoir un moment d'absence ou d'évanouissement et, quand il s'est repris, il était déjà dehors. Des policiers en uniforme discutaient entre eux et disaient : « Il faut absolument qu'on l'emmène à l'hôpital, parce que s'il meurt là, il faudra ensuite qu'on rende compte de la situation. » Ils l'ont emmené à l'hôpital.

160 *politique et psychiatrie*

Une femme médecin, jeune, était de garde. Elle a dit: « Je ne peux pas vous hospitaliser, parce que vous venez de la prison. » Le médecin chef de cet hôpital m'a raconté ensuite que Youri s'est mis à genoux devant cette jeune étudiante, qui aurait pu être son élève, en lui disant : « Écoute ! Prends-moi, parce que je suis en train de mourir. » Elle a alors appelé le chirurgien. Ils lui ont fait une endoscopie et ont découvert deux ulcères hémorragiques. Le chirurgien a prescrit immédiatement l'hospitalisation. On l'a mis dans un dortoir. Ils ont placé deux gardiens à la porte, et avec une menotte, ils lui ont attaché un pied au lit ! Et c'est seulement au bout de huit jours qu'il a été transféré à Minsk.

CINQ MOIS ET DEMI D'UNE INCARCÉRATION PLUS « NORMALE »

Là il était dans la prison, et c'est là où, pour la première fois, on m'a autorisée une rencontre officielle avec Youri. C'était cinquante jours après l'arrestation. On m'a fait entrer dans sa cellule avec un prêtre. Il était déjà revêtu de cet uniforme noir des détenus, qui pendait sur lui comme sur un porte-manteau. Il semblait ne pas s'orienter dans l'espace. Il ne comprenait pas pourquoi j'étais là, pourquoi il y avait le prêtre. Nous n'avons pas réussi à avoir une conversation. Il pleurait continuellement. Il avait un mouchoir. Au moins une vingtaine de fois il l'a plié et déplié.

Il a été hospitalisé pendant trois semaines. Ensuite, il a été transféré dans la prison affectée à ceux qui sont encore en attente de l'instruction.

Vladimir Tchertkoff: C'est une sorte d'antichambre de la prison.

G.B. : Là, on ne pouvait avoir que des rencontres par téléphone. Une fois par mois, à travers la vitre.

Concepcion de la Garza : Combien de temps cela a duré ?

V.T. : Il a été arrêté le 13 juillet et il est sorti le 27 décembre. Cinq mois et demi.

L'ÉTAT DE YOURI BANDAJEVSKY AU TERME DE CES PREMIÈRES INCARCÉRATIONS

G.B. : Il est sorti quasi brisé, terrorisé, apeuré. Il répétait au moins une centaine de fois par jour toujours la même phrase : « Est-ce qu'on me mettra encore dedans ? » Dans la rue, il avait continuellement l'impression d'être suivi. À la maison, il ne parlait qu'à voix basse. Et s'il voulait

dire quelque chose de vraiment important, il s'iso-lait dans un coin de la maison, et il l'écrivait sur un bout de papier. Il ne voulait jamais aller à pied dehors. Il circulait en voiture, il s'enfermait dans l'habitacle. Notre fille, la plus petite, qui allait parfois avec lui, disait que, quand il laissait la voiture dans la rue et qu'ils allaient à pied, s'il voyait de loin quelqu'un qu'il connaissait, il

Entretien avec Galina Bandajevskaïa 161

faisait un énorme détour pour éviter de le rencontrer. En fait, il essayait d'éviter tout contact avec des personnes qui pouvaient le connaître.

Il pensait que tous l'avaient trahi. Il me disait : « Je ne veux pas de leur pitié. » Il évitait tout contact avec ses connaissances, ses amis, etc.

B.D. : Avait-il un peu de recul ? Pouvait-il parler du caractère « illogique » de certains de ses comportements ?

G.B. : À cette période, il était totalement immergé dans la situation. Il n'avait pas assez de distance. Ça nous mettait en colère, moi et les enfants. Mais j'ai compris avec le temps qu'il était totalement inutile de se mettre en colère. Ce n'était pas de la com-plaisance de sa part. Par exemple, le soir, quand il allait se coucher, il disait: « Je ferme les yeux, et je vois cette chambrée très étroite. On était huit dedans. Il n'y avait rien à faire pendant toute la journée. » Il passait son temps à regarder sa main. Il n'y avait rien d'autre à regarder. Il disait : « Je regardais ma main pendant des heures. » C'était une image associée, une image obsessionnelle présente même quand il fut de retour chez lui, tous les soirs, quand il se couchait : « Je regardais cette main pendant des heures quand j'étais là-bas. Et j'en ai marre de cette main. C'était à la couper. C'est toujours elle qui revient quand je ferme les yeux et que je pense à la prison ».

UNE QUESTION OISEUSE

B.D. : Pendant tous ces mois, il n'a pas pu lire du tout ?

V.T. : J'ai visité un lieu comme ce que Galina est en train de décrire. C'était à Moscou. Je suis entré dans une chambrée d'environ 25M2, où une vingtaine de per-sonnes étaient assises par terre. Là où était Youri, ils sortaient une demi-heure et « dehors », c'était un couloir avec une grille au-dessus. Voilà, une demi-heure de res-piration. À l'intérieur, serrés comme des sardines, on faisait tout : on lavait le linge, on fumait, on allait aux toilettes, on préparait à manger. Bref, toute la vie se passait là. Donc dans ce contexte, la lecture!...

G.B. : Les Occidentaux ne comprennent pas ce que sont les prisons soviétiques. Ces prisons sont de vraies tortures. C'est une forme de torture, d'être condamné à vivre dans ce contexte. L'humidité, et tout ces gens qui fumaient ... Il toussait jour et nuit. Nous nous sommes mis à exiger qu'on le transfère dans une chambrée où les gens ne fument pas, mais ça n'existe pas.

Cette chambrée était « la meilleure », d'après eux, parce qu'on peut aussi bien être quarante dans le même espace. Et il y avait un lit pour trois personnes : ils dormaient par roulement. Ils se contaminaient ainsi les uns les autres. C'est la démangeaison chronique. Les bactéries et l'humidité provoquent des furonculoses. Quand il est sorti au bout de ses six mois, tout son corps était cou-vert de pustules.

162 *politique et psychiatrie*

Cette expérience, qui a commencé par la geôle initiale jusqu'à la situation que l'on vient de décrire, il en avait tellement peur, qu'il répétait toujours cette phrase « Est-ce qu'on me mettra encore dedans ? » Il ne disait pas : « J'en finirai avec moi-même. » Il ne parlait pas de suicide, mais il disait : « Je ne supporterai pas. »

« RÉHUMANISATION » PENDANT LA PÉRIODE DE LIBERTÉ CONDITIONNELLE AVANT LE PROCÈS ; REPRISE DE SES ACTIVITÉS SCIENTIFIQUES
(27 DÉCEMBRE 1999 - 18 JUIN 2001)

Alors, le temps passait. Pendant un an et demi, il s'est trouvé dans un régime d'assignation à résidence : d'abord, dans le territoire de la ville, ensuite, on lui a changé les conditions de détention provisoire pendant le procès : ne pas quitter le pays. Pendant toute cette période, il n'a jamais été convoqué pour des interrogatoires. Au bout de trois, quatre mois après cette libération, j'ai commencé à voir qu'il reprenait des traits humains. Cette peur s'éloignait. Il s'est remis à s'occuper de sciences. Il s'est remis à élever des hamsters syriens chez lui, dans la baignoire, pour faire des expérimentations. Il a fait tout un travail qui a été publié. Mais parallèlement, il continuait à se tenir à distance des personnes.

B.D. : Il avait des contacts avec l'Institut ?

G.B. : Il ne voulait plus. Par contre, il recevait avec un grand plaisir et gratitude les journalistes, les visiteurs, les médecins qui venaient de l'étranger.

C. G. : En quoi consistait son expérience avec les rats ?

V.T. : Je vais vous raconter. Depuis son adolescence, ses parents supportaient ses élevages de rats, de hamsters, etc. pour faire des expérimentations. Dans le cas en question, il a élevé des hamsters syriens pour expérimenter l'action du césium 37, qui était dans le grain qu'il leur donnait (il mesurait les doses de césium sur les embryons et notait ensuite les malformations, suivant le degré de concentration du césium dans l'organisme.) C'est une procédure extrêmement précise. Il faut nourrir les animaux trois fois par jour, aller chercher l'herbe aux alentours pour les nourrir, ça pue à l'impossible (rire) dans tout l'appartement. Bref, toute la maisonnée est mobilisée. Cette expérimentation étudiait le rapport entre le déroulement de la grossesse et l'inoculation des doses de césium. Il a écrit un travail, que nous avons traduit ici, en France. *B.D.* : Le résultat de cette expérimentation, c'était entre les deux incarcérations ?

G.B. : Oui. Vers la fin, c'est-à-dire à la veille du procès, il m'a semblé qu'il était pratiquement revenu à ce qu'il avait été avant. Il s'était en quelque sorte habitué à son nouveau statut, qui n'était plus le statut de directeur mais qui lui permettait de continuer ses recherches.

Entretien avec Galina Bandajevskaïa 163

ILLUSIONS ENVERS LA JUSTICE

G.B. : Les juges d'instruction ne l'inquiétaient plus. Il s'occupait de son travail bien-aimé. On avait l'impression qu'une certaine sérénité s'était installée dans son esprit. Et c'est dans cet état d'esprit plutôt positif qu'il a abordé le tribunal.

B.D. : Est-ce qu'il a essayé d'intervenir pendant l'instruction : savoir ce que faisait le juge d'instruction, peser sur l'instruction ?

G.B. : Il avait une sorte d'inertie pour cette question. Par exemple, j'avais choisi l'avo-cat. Mais j'ai proposé qu'il en change, pensant qu'il y aurait peut-être mieux, peut-être à Minsk, etc. Mais il était tellement convaincu de son innocence, qu'il avait subi des brutalités d'imbéciles...

V.T. : Cela arrive fréquemment. Beaucoup de victimes de Staline ont considéré que « le pauvre, il n'était pas bien informé », que c'était un énorme malentendu, et qu'en-suite tout se clarifierait. Il est entré dans une espèce d'indifférence pour cette cuisine judiciaire, convaincu de son innocence, et il était persuadé que le jugement lui donnerait raison.

B.D. : Il a abordé le procès dans cet esprit ?

G.B. : Avec un optimisme à 100 %. Il était convaincu jusqu'au dernier jour qu'il réussirait à démontrer son innocence. L'avocat et moi, nous étions présents à chaque séance du travail du tribunal. Youri participait très activement pendant le procès. Il posait beaucoup de questions, il prenait note de tout. Il avait presque une attitude scientifique, une distance rationnelle. Il collectionnait toutes les déclarations contra-dictoires de toutes les personnes qui venaient témoigner, etc. Ensuite, il n'en parlait plus.

Il n'avait pas une pleine confiance dans l'efficacité de l'avocat. Il était convaincu que c'était lui-même qui devait se défendre, et il faisait ce travail en expérimentateur, en scientifique. L'avocat se nourrissait des analyses qu'il faisait pendant son instruction et son procès, et il les a utilisées ensuite dans sa plaidoirie.

Il a eu un premier ébranlement sérieux quand le procureur a demandé au tribunal neuf ans de détention. Cela l'a déstabilisé. Je me souviens encore de ce jour. Il fut saisi de panique, il se jetait d'un mur à l'autre. Il avait pensé jusqu'au dernier moment que le procureur aurait conclu : « Bon, nous n'avons pas les éléments nécessaires, etc. »

B.D. : Dans le film, nous avons été frappés par l'inquiétude de Galina qui a d'emblée anticipé la prison. Alors que Youri, lui, a l'air plus serein. Maintenant, quand on voit l'affaire avec le recul, avec le rôle de l'Agence internationale de l'énergie atomique, des autorités internationales, on comprend l'acharnement qu'a subi Youri. Mais vous, Galina, étiez-vous consciente depuis le

début de l'importance des forces en présence, et est-ce que lui, Youri, en a pris conscience pendant son procès ?

164 *politique et psychiatrie*

UNE INTERPRÉTATION TRÈS EN DEÇÀ DES ENJEUX EN CAUSE

G.B. : Il était convaincu qu'il était calomnié par des personnes qui avaient pu être offensées par sa gestion de l'Institut, que c'étaient des vengeances et des rivalités : une calomnie locale.

V.T. : Il ne pensait pas que c'était sa science la cause fondamentale de tout ce qui se passait.

G. B. : Je suis la première à avoir compris la gravité de la situation. La première émission de télévision m'avait fait pleurer parce que j'avais compris que ce qu'il avait fait était dangereux.

Quand j'ai vu le film, qui est passé avec grand succès sur la télévision d'État, et que le réalisateur m'a appelée, je lui ai dit : « Quand on lui mettra les menottes, Galina Bandajevskaïa, elle, restera toute seule. Donc n'attendez pas de ma part des applaudissements et du bonheur après cette diffusion. » Mais tout le monde se fichait de moi. C'était « une panique de bonne femme ».

B.D. : Mais quelle analyse faisiez-vous ? Pourquoi étiez-vous si convaincue que c'était tellement dangereux ?

G.B. : Parce que Youri marchait comme un char d'assaut contre tout le monde. Et moi, je voyais cela de l'extérieur, je voyais le contexte des lâchetés, des silences, de la peur... et l'embargo sur l'essentiel de ce que nous avons trouvé : la corrélation entre la radioactivité du césium et les pathologies.

V.T. : Il marchait suivant l'éthique de la certitude d'une découverte que ces imbéciles ne comprenaient pas, mais qui était utile à la santé du peuple.

G.B. : Il a tourné ce film [à la télévision] le jour de son anniversaire. Je l'ai supplié de ne pas le faire. Toute la famille était réunie, la table était prête à sept heures [du soir]. Passent huit heures, neuf heures, dix heures, minuit. Il arrive à la fin pressé comme un citron, exalté. Nous avons célébré son anniversaire sans lui. Il était convaincu que ce qu'il avait fait était tout à fait positif. Moi, je voyais ça autrement.

UNE CONVERSION ?

V.T. : Quel genre de trace cela a-t-il laissé ? Est-ce qu'il se retrouvera intégralement ? Je suppose que non. Par exemple, il devient extrêmement religieux. Il rationalise à sa façon qu'on ne peut pas vivre continuellement nu. Alors, on se donne des raisons, des explications, une narration des faits. Il s'est donné une narration religieuse qui n'existait pas auparavant. Il n'en

n'avait pas besoin, il n'était pas ne dans la culture croyante, religieuse.

G.B. : Il n'a jamais été porté à la religion étant enfant. C'était le système soviétique...

Curieusement, deux mois avant que tout cela ne s'écroule sur sa tête, il a décidé de se faire baptiser. Quand tout ça a commencé, il s'est mis à prier, à faire le signe de

Entretien avec Galina Bandajevskaïa 165

croix, à mettre des icônes dans la maison. Il s'enfermait dans son bureau. Il se confes-sait chez le prêtre. Par la suite, dans chaque lettre, il écrivait : « Tout vient de Dieu. » B.D. : Deux mois avant l'émission, il savait qu'il allait affronter les idées reçues, mais aussi les institutions.

G.B. : Je crois que c'est après la fameuse émission de télévision qu'il s'est fait baptiser. Il répétait souvent, après cette émission : « Quelle religion dois-je adopter ? Catholique ou orthodoxe ? »

V.T. : Il cherchait un protecteur!

G.B. : Il parlait de son nom, du rapport de son nom avec la religion.

Il avait par ailleurs une sensibilité extrêmement fine de prévision des manoeuvres de ses adversaires. Il les prévoyait de façon assez exacte. Et les gens disaient que si quelqu'un faisait du tort à Bandajevsky, cela lui coûterait : il tomberait malade, etc.

Il y avait une mythologie, un imaginaire de sorcellerie autour de lui! Les policiers me disaient : « Mais oui ! Il a ces pouvoirs. » Je leur répondais : « Non ! Pas du tout. » Eux disaient : « Mais comment ? Vous vivez avec lui, et vous n'avez jamais pu observer quelque chose ? Nous, quand nous l'avons filmé et qu'à un moment il a levé ses yeux noirs vers notre caméra, la lumière s'est éteinte. » Le juge d'instruction l'avait interrogé avec une certaine véhémence. Le lendemain, il est arrivé avec un oeil au beurre noir parce qu'on l'avait tabassé dans la rue. Pour les gens, « c'était lié avec Bandajevsky. »

Lui-même entrait un peu dans ce délire, en me disant : « Tu t'es rendu compte ? Tous ceux qui m'ont calomnié ou dénoncé ont fini en prison. Celui qui a fait la première dénonciation anonyme, également en taule! » Il croyait que, dans tout ça, Dieu le protégeait. Moi, comme épouse, j'ai le sentiment qu'il n'a pas réellement la foi et que quelque chose d'autre le nourrit.

UNE PRATIQUE TRÈS VERTUEUSE DE SA CHARGE

B.D. : Avant tout cette affaire, quelles étaient ses relations avec les autorités poli-tiques ?

G.B. : Mauvaises. Il critiquait beaucoup les gens. À commencer par le ministre de la Santé publique. Youri voulait qu'on en finisse avec les petits pouvoirs locaux de la région de Gomel. Il faut savoir que, chez nous, on pratique de façon constante cette sorte de troc entre les personnes : « Moi, je te donne ça, toi tu me donnes ça ! » Or lui ne supportait pas ça.

Précisément, à propos de ce dont on l'a accusé, à savoir de favoriser pour de l'ar-gent des inscriptions, nous avons une parente qui désirait beaucoup pouvoir entrer à l'Institut. J'en ai parlé à Youri qui m'a répondu : « Si tu veux me parler de ces ques-tions, ne m'approche même

pas ! » De la même façon, notre fille, la plus grande, qui

166 *politique et psychiatrie*

est médecin maintenant, avait fini ses études avec la médaille d'or. Il fallait trois examens pour entrer à l'Institut. Mais quand on finissait ses classes avec de telles notes, un seul pouvait suffire. Youri lui a fait repasser les trois examens et l'a obligée à faire les trois ans au lieu d'un seul. Quand elle le lui a reproché, il lui a répondu : « Tu ne dois pas me faire honte par ton ignorance ! » Elle devait savoir toutes les matières.

EVOLUTION DE LA SITUATION PSYCHOLOGIQUE DE YOURI BANDAJEVSKY^[1]

B.D. : On lui a probablement fait prendre des médicaments, On peut penser que c'étaient des neuroleptiques. Quelle est votre impression ? Avait-il des raideurs, comme c'est le cas avec les neuroleptiques ?

G.B. : Je ne l'ai pas vu de mai jusqu'en septembre. En septembre, en l'observant, j'ai noté qu'il est devenu humainement plus dur. De par sa nature, c'est un homme tendre, émotionnel, un homme bon. Il est devenu maintenant froid, étranger, et la vie au-delà de cette prison ne l'intéresse plus. Quand on lui raconte quoi que ce soit de la vie extérieure, que ce soit de la vie de la famille, du travail ou de la vie politique et sociale du pays, ça ne l'intéresse pas. J'ai l'impression qu'il se protège contre le monde qui lui est refusé. Il a de grandes difficultés de communication. Pendant les visites, il ne laisse pas le temps à l'autre d'insérer une seule phrase. Il parle tout le temps. Si on veut dire quelque chose ou poser une question, c'est : «Tais-toi, écoute moi ! » Au cours de la même conversation, les périodes de grande agitation sont suivies d'une dépression totale : « Je ne peux pas parler beaucoup », et en même temps, il ne laisse pas l'autre parler. Il devient pâle, il se couvre de sueurs froides. Il dit : « Écoute ! Je te dirai tant que j'ai l'énergie de te parler, et quand je serai fatigué, tu pourras parler. » Il pleure, aussi. Aux pleurs peut succéder un rire hystérique. Son humeur peut changer continuellement pendant toute l'heure.

Je lui ai dit, lors de notre dernière rencontre, et j'ai peut-être eu tort : «Je ne vois plus dans tes yeux le reflet de la vie. »

V.T. : Il a de grands yeux noirs. Avant, il y avait toujours une brillance dans ses yeux, maintenant, il y a toujours une pellicule de grisaille. Et quand il te regarde, on dirait qu'il regarde à côté de toi. Il n'y a plus le reflet de la vie dans ses yeux, alors qu'avant c'était exactement le contraire. La cause est-elle seulement psychologique, ou est-elle chimique aussi ?

G.B. : Il me répète qu'il lui est très difficile de supporter cet isolement. Je ne sais pas combien il aura d'énergie pour supporter ça encore.

V.T. : Ce n'est pas la première fois que Galina dit ça : il a le sentiment d'avoir les piles déchargées.

LES EFFORTS POUR PSYCHIATRISER L'AFFAIRE BANDAJEVSKY ET LA RÉPONSE DE CEUX QUI LE SOUTIENNENT : CONVOQUER LE RÉEL DE SA DÉCOUVERTE

B.D. : Dans son rapport au savoir, cette passion pour la connaissance, y avait-il des choses bizarres ? Est-il, par exemple, une personne qui aurait pu défendre une cause totalement fautive avec une énorme passion ?

G.B. : Sa science, il la défendait réellement avec toute son âme, toute sa passion. Quand il s'efforçait de faire arriver sa science aux gens, il s'y engageait totalement. V.T. : Il vérifiait toujours scientifiquement et cent une fois, avant d'affirmer une chose. Il arrivait à la certitude seulement quand il n'y avait pas d'autre preuve que la contre preuve scientifique pour démontrer une erreur. Mais il ne partait pas avec la lance en avant à la Don Quichotte sur une vision purement imaginaire. Il avait une analyse, une rigueur. C'est le seul qui ait unifié trois pistes différentes pour le même objectif scientifique, avant de pouvoir affirmer une conclusion : la piste clinique, la piste histologique et celle de l'expérimentation sur des animaux. Il revérifiait, chaque fois par une piste nouvelle, ce qu'il avait découvert. C'est à la fois un passionnel et quelqu'un qui a la même rigueur pour vérifier scientifiquement ses hypothèses que pour régler sa vie.

Il n'a parlé que de ce qu'il pouvait démontrer scientifiquement. Ce sont des observations expérimentales documentées. C'est comme le « Et pourtant elle tourne » de Galilée. Ici, les croyances inébranlables sont du côté des dogmes de l'oin.

B.D. : Une de ses élèves, qui est maintenant nommée directrice à la place de Youri, dit que toute cette affaire (à laquelle elle doit sa rapide promotion : NDLR) est « le délire schizophrénique de Bandajevsky »...

G.B. : Il faut dire qu'on ne le comprenait pas sur un tas de plans. On disait : « Un homme normal n'irait pas avec sa famille s'installer à Gomel. Un homme normal n'élèverait pas des hamsters et des rats dans son appartement. Un homme normal n'emmènerait pas sa femme dans les villages contaminés. Un homme normal ne peut pas travailler dix ans sans aller en vacances. C'est un type anormal. »

B.D. : Quelle réponse à ça vous avez imaginée ?

V.T. : La réponse à ça, c'est de publier une démonstration scientifique. C'est ce qu'il vient d'achever et qui sera présenté à l'université de Bale le 15 février 2003. C'est une démonstration suivant les protocoles internationalement exigés en double aveugle.

Nous avons filmé une partie de ces travaux. Ils ont démontré l'efficacité de l'absorption de pectine, qui abaisse le taux de radioactivité dans l'organisme. Avant la prise de cette substance, chaque organisme est ausculté et étudié sur électrocardiographe, par la cardiologue et le pédiatre. Ensuite, on mesure de nouveau au bout de quinze jours de prise de pectine sur le spectromètre de rayonnement humain, et on constate qu'il y a un abaissement significatif du taux de radioactivité par rapport au groupe contrôle qui ne reçoit pas la pectine. Parallèlement, Galina le réausculte en tant que cardiologue. On constate une rémission et une réversibilité de la pathologie cardiaque observée au départ. Cela se fait en double aveugle : ni elle ni l'enfant ne savent le taux de radionucléides de l'enfant. C'est cacheté, secret, et mis au coffre-fort. Après, un comité éthique ouvre le coffre-fort et les statisticiens confrontent et établissent des résultats. Et l'on observe que la pectine élimine, par rapport au groupe contrôle, la radioactivité de l'organisme. Que l'organisme, en deçà d'un certain seuil de radio-activité, se rétablit du point de vue des pathologies cardiaques observées. On constate que systématiquement, les résultats correspondent à la dose ingérée. Et cela selon la méthode scientifique universelle. Après ça, « Messieurs, à vous de jouer ! Faites mille autres expérimentations, on le demande depuis des années. Venez! Observez! Est-ce que c'est un fou ? » La preuve est là. Et ils refusent de jouer le jeu. Parce qu'on ne l'a pas attaqué sur la science, bien sûr. Alors, il ne confesse pas les bassesses qu'il n'a pas commises et qu'il ne commet-tait pas avec ses familiers, qu'il faisait plutôt souffrir pour être rigoureux. Et il continue d'être persuadé d'avoir fait honnêtement son travail de chercheur, et ce qu'il a découvert, il y croit toujours, à moins qu'on lui démontre son erreur.

ET GALINA BANDAJEVSKAÏA ?

C. G. : Et vous, comment faites-vous pour tenir ?

G.B. : Je sais que je porterai ça jusqu'au bout. Après quoi, je m'écroulerai. Je ne sais pas si je me relèverai, mais je sais que je dois le porter jusqu'au bout. Que je dois le libérer de cette prison.

[1] En juin 2002, des représentants du Conseil de l'Europe viennent lui rendre visite dans sa prison. Il est alors transféré d'une chambrée de soixante détenus à une chambre à trois qui fait partie de l'hôpital de la prison. Trois mois après, Galina découvre un homme méconnaissable physiquement et psychologiquement. Elle a fait une démarche auprès de la Commission des droits de l'homme de l'ONU en septembre

